

# Une mante religieuse ?

Francine Comte

**A** PRÈS avoir, aussi loin que remonte l'Histoire, déserté la nursery, il semble que beaucoup d'hommes aimeraient partager avec leurs compagnes les câlins et les soins au bébé. L'ennui est que ceux qui s'essayeraient à cette reconversion y trouvent difficilement leur compte. Auprès du berceau, l'espace semble tout à coup étroit, et curieusement codé.

Alors certains, reprenant les comparaisons animales dont on a volontiers paré les femmes, réactualisent l'image de la « mante religieuse », qui dévore le père après avoir eu l'enfant qu'elle en attendait, ou encore de la poule défendant sa couvée, avec des « coups de bec acérés et meurtriers ».

Je propose donc ici, à ceux qui revendiquent une place pour le père, de réfléchir d'abord à ce qui se joue au sein du couple, puis d'éclairer les besoins de l'enfant.

On devine que, lorsqu'il est question d'espace, de place « à prendre », c'est de pouvoir qu'il s'agit en fait. Mais aujourd'hui ?

Aujourd'hui les femmes ont un pouvoir beaucoup plus réel. Elles ont même opéré un phénoménal renversement en conquérant le droit de décider quand elles enfanteraient, avec qui elles enfanteraient. Du coup, on sent bien que tout serait à réinventer : la joie du corps, mais aussi de nouveaux rapports entre les sexes, et avec les enfants. Malheureusement, s'il est un domaine où l'invention est difficile, c'est bien celui-là, tant nous sommes moulés pour reproduire les anciens schémas.

**Pourquoi le duo des amoureux prend-il fin avec l'arrivée de l'enfant ? L'auteur nous livre son travail de dissection en décortiquant les lapsus, télescopages, malentendus qui guettent les jeunes parents. Quelque chose ne tourne pas rond dans le triangle oedipien...**

Francine Comte, journaliste, a publié *Jocaste délivrée, Maternité et représentation des rôles sexuels*, éd. La Découverte, 1991.

Si les femmes revendiquent aujourd'hui la libre disposition de leur corps, de leur vie, il leur est beaucoup plus difficile de rompre avec les représentations concernant la maternité. Pour l'immense majorité, elle reste tôt ou tard le chemin obligé de leur plein épanouissement. Aussi, pour peu que leur autonomie s'avère difficile à conjuguer avec une présence masculine, avoir un enfant devient peut-être plus que jamais « leur affaire » à elles. Certaines décident d'élever seules leur bébé, cachant au besoin son existence au géniteur de passage, des homosexuelles réclament l'accès aux banques de sperme, etc. Mais surtout, dans bien des couples, l'enfant devient l'objet d'une rivalité qui tourne au drame en cas de rupture.

C'est que, dans le même temps, du côté des hommes, s'opérait un lent revirement. Le gigantisme de la société, la perte de contrôle sur le travail, la revalorisation de l'individu, ont amené beaucoup d'entre eux à mettre au premier plan les valeurs de la vie privée. Et la paternité, qui autrefois était essentiellement chargée pour les hommes d'une signification sociale, devient pour beaucoup une nécessité existentielle.

En réalité, beaucoup de couples connaissent des difficultés avec la venue du premier enfant. Renoncer au duo d'amoureux, devenir parents, bouleverse tout. Si chacun ne trouve pas alors sa place, au prix d'une élaboration nouvelle, le désastre est en germe. Soit on colmatara tant bien que mal. On formera une famille, peut-être satisfaite, mais plus un couple d'amoureux-avec-enfants. Soit ce sera la rupture, une rupture demandée de plus en plus souvent par la femme car c'est elle qui est le plus pénalisée par cet échec. Alors intervient l'image de la « mante religieuse ». Parce que non seulement elle s'en va, mais elle emporte avec elle les enfants.

Que s'est-il passé ? Comment les amoureux ont-ils perdu le sens de ce qu'ils étaient l'un pour l'autre ? Il y a eu comme un lapsus, une image de l'autre qui a changé... C'est qu'au cœur même de la relation de couple, dans ce qu'elle a de plus intime, la création d'un enfant, opère à chaud un basculement qui renvoie l'un et l'autre à un rôle étroitement codifié. Un rôle imprimé dans l'inconscient depuis la toute petite enfance. Non sans désarroi, l'homme se retrouve père à la place de son père, la femme mère devient mère comme sa mère. Et l'espoir que certains avaient de vivre cela autrement risque de se déliter au fil des jours.

## **Elle est devenue comme sa mère**

Ce que cet homme croit en effet, c'est qu'il prend la place de son père, mais qu'il ne devient pas « comme lui » (du moins il ne risque pas de s'en apercevoir tout de suite). Pour lui, ce serait une question de statut, de responsabilité, pas de mimétisme. En revanche, la femme qu'il aimait, la voici, pense-t-il, métamorphosée. La voici peut-être craintive, angoissée. Elle ne pense plus qu'à l'enfant, à tout moment. Elle ne semble même plus intéressée par l'amour, plus concernée par le sexe. Elle prend cet air des mères de toujours et de partout. Bref, elle fait tout comme sa propre mère. C'est tout juste si elle ne parle pas de repartir chez elle. D'ailleurs ne dit-on pas des femmes qu'elles sont « un emboîtement de poupées russes » ?

Au lieu d'accuser sa femme de mimétisme, cet homme serait plus avisé de se demander s'il n'opère pas un formidable télescopage avec sa propre mère. Pour deux raisons au moins. L'une toute matérielle, et

que la femme entretient peut-être à son insu : même s'il participe aux tâches ménagères, même s'il est autorisé à s'occuper du nourrisson, il fait souvent moins bien qu'elle, car très vite elle acquiert une sorte de prééminence dans ces occupations.

L'autre raison est beaucoup plus profonde : assister à la naissance, voir l'allaitement, ce rapport très physique, très charnel qui s'établit entre l'enfant et sa mère, bouleverse l'adulte dans ses assises, fait remonter une sorte de mémoire enfouie que cet homme préfère éviter. La vénération qu'il a établie, comme tant de ses semblables, autour de la femme-mère, son épouse devenue mère, cette espèce d'aura qui fait qu'elle n'est plus comme les autres, plus comme avant, qu'elle est revêtue d'une estime nouvelle, n'est-ce pas le signe évident d'une assimilation à sa propre mère ? Une mère qui fut honorée dans la mesure même où il l'a fuie. Quiproquo, lapsus tout à fait inconscient, qui ne sera pas sans retentissement sur leur rapport.

## Coupeur du cordon ombilical ?

Mais un autre facteur de désarroi guette le nouveau père. Y a-t-il une différence entre « mater » et « pater » ? S'agit-il de faire comme elle, ou de pouponner différemment, de garder une distance ? Quel est son rôle à lui ? Devant cette femme engouffrée dans la maternité, inconsciemment envieux de cette relation qu'elle tisse avec un marmot et qui semble l'exclure, il se peut qu'il prenne au sérieux le rôle de séparateur que certains veulent lui faire jouer.

Dès la naissance, le médecin lui a peut-être demandé de couper le cordon ombilical. Sans doute n'a-t-il pas lu les ouvrages

de spécialistes qui conseillent, par exemple, au père de « tracter l'enfant hors de la mère », de le « concaténer à un projet », de rétablir une « hiérarchie dans la parole » (1) ? Mais de fait, donnant son nom à l'enfant, à l'exclusion de celui de la mère, n'a-t-il pas involontairement, comme tous les hommes, œuvré dans ce sens ?

Avant de voir comment les choses peuvent se passer autrement, disséquons un peu ces fameuses « mantres religieuses ». Mères, elles ne le deviennent pas par l'intervention du Saint-Esprit, ni même par la pénétration du sperme dans l'ovule. C'est une adaptation sur le long terme. Neuf mois de grossesse, c'est un temps infiniment long, « *un infini-temps placenta* », dit joliment Michèle Montrelay. Allaiter, c'est infiniment long. Sens de la durée, corps, tout a changé.

L'amour à donner à l'enfant n'est pas un phénomène instinctif, mais l'effet d'une relation qui s'instaure, se développe, donc un fait très social, très culturel. Lente imprégnation. Déportation hors de soi, hors de ses repères. C'est vrai que le tout-petit enfant exige une sorte d'engouffrement dans la maternité, et que généralement il l'obtient de sa mère. Oui, mais...

Il était entendu autrefois que les femmes trouvaient dans la maternité leur épanouissement, leur raison d'être. Elles étouffaient leurs révoltes. De toutes façons, pour la plupart, il n'existait guère d'alternative. Aujourd'hui, pouvoir se dire qu'on ne va pas s'y engouffrer, qu'on a d'autres choses dans la vie, et qu'on a le droit, absolu, de se réaliser soi-même, dans toutes ses dimensions, cela change les perspectives.

Pouvoir dire haut et clair, sans se laisser culpabiliser : « Pendant que je l'allaiter, je prends un bouquin, j'ai envie de regarder

---

(1) Aldo Naouri. — Une place pour le père, Le Seuil, 1985.

ailleurs », cela semble un petit rien... seulement pour qui ignore l'énorme pression sociale, totalement intériorisée, qui pousse les femmes à en remettre en abnégation et en dévouement maternel. D'une façon générale, cette symbiose avec le nourrisson, toute réelle qu'elle soit, laisse un espace intérieur. La plupart des femmes vivent cette contradiction sans trop de problèmes : à la fois immergées, la tête sous l'eau, mais gardant au cœur l'amour et le désir du monde. Mettant toutes leurs forces dans cette relation avec l'enfant, mais refusant de se résumer à lui.

C'est qu'elles sont peut-être moins d'une pièce que les hommes. Être ceci et cela en même temps ne les affole pas.

Si les pères sentaient mieux cette position contradictoire des femmes, ils sauraient qu'il existe de nombreux interstices dans cette dyade. Vouloir l'interrompre, risque fort de la renforcer alors que naturellement, tant du fait de l'enfant que de la mère, elle se relâchera, chacun tendant vers l'autonomisation. L'attente sexuelle de l'homme est positive car elle garde une porte ouverte, mais elle devient un obstacle lorsqu'elle veut s'imposer en rivalité avec l'expérience où la femme est plongée.

Mais il ne suffit pas de respecter ce temps de la symbiose, d'assumer cette fusion qui semble l'exclure, il est tout autant nécessaire que, malgré cela, l'homme ne s'en laisse pas compter par ce nouveau visage que prend sa compagne. C'est à lui de l'en assurer, de ne pas en rajouter. Terrible tentation chez lui, facilement séduit par les femmes nouvelles, et d'autant plus satisfait d'avoir une « mère » irréprochable au foyer. Terrible tentation pour elle, s'ils n'arrivent pas ensemble à recomposer l'amour dont elle rêve encore, mais qu'ils doivent réinventer. Combien de femmes, ne trouvent-elles de recours que dans le repli frileux sur leur rôle maternel ?

Ainsi, ce repli, qui risque de conduire une femme à un rejet de l'homme, et l'homme à un désintérêt pour sa compagne, c'est, le plus souvent, le résultat d'un malentendu sur la soi-disant transformation d'une femme en mère. Malentendu inévitable ? Il semble que la plus grande autonomie des femmes leur permette d'affirmer plus fort qu'elles restent avant tout femmes et amantes et que la maternité puisse être vécue avec plus de légèreté intérieure. Sans aucun doute, mais la partie n'est pas gagnée.

## Un rôle de rééquilibrage

Voyons donc ce qui se passe du côté de l'enfant. Dans la mesure où la mère, reconvenue comme une femme toujours en devenir, se dégage avec moins d'angoisse et de culpabilisation de la période symbiotique, et favorise ainsi l'autonomisation du bébé, le cap des premiers mois se passe généralement bien. Le père devient plus important dans le paysage. Alors vient, vers quinze-dix-huit mois, une période essentielle pour la construction de la personnalité de l'enfant, l'étape où se précise le sentiment d'un moi sexué.

Le schéma habituel, qui correspond au triangle freudien bien connu, est que cela se ferait à travers le complexe d'Oedipe, véritable drame lié à l'angoisse de la castration chez le garçon, à l'envie du pénis chez la fille. Réactions basées, l'une et l'autre, sur le rejet violent de la féminité, que l'enfant ressentirait comme une « lacune indicible ». Outre la violence que peut revêtir ce drame enfantin, les résultats ne sont pas fameux et la guerre des sexes est promise à de beaux lendemains. On commence cependant à comprendre que cette analyse freudienne était portée par un certain type de société,

et qu'autre chose serait possible pour nos enfants. Autre chose qui s'inscrirait en faux contre ce rejet du féminin, qui leur permettrait de s'édifier sans avoir à haïr leur propre mère (2).

L'attitude du père est dès lors essentielle : un regard d'amour et de respect profond, sur sa compagne, et sur toutes les femmes, une parole et un comportement vigilant peuvent faire que la dévalorisation du féminin véhiculée par la société n'ait pas trop de prise sur l'enfant. Tout aussi importante, et souvent très liée de fait à cette vigilance de son compagnon, la fierté que la jeune mère peut avoir de son propre sexe et qu'elle insufflera de l'intérieur à son fils comme à sa fille. Une fierté souvent acquise de haute lutte, car sa petite enfance ne l'y a généralement pas encouragée, une fierté souvent puisée dans l'amitié avec d'autres femmes.

Ainsi, face aux fantasmes que fait naître chez l'enfant l'inquiétude sexuelle, qu'entretiennent les médias, et que peaufine le conformisme de l'âge scolaire, le père, de concert avec la mère, peut avoir un très grand rôle de rééquilibrage. Un travail de vérité.

## Du triangle fermé à une trame infinie

Il faut cependant parler d'un autre écueil qui menace aujourd'hui autant l'homme que la femme : le surinvestissement de l'enfant. Au lieu de se retrouver plus fortement, de restaurer leur propre espace, homme et femme penchés ensemble sur leur enfant se trouvent souvent complètement polarisés,

(2) Ne pouvant le détailler ici, je renvoie à mon livre, *Jocaste délivrée, maternité et représentation des rôles sexuels*. La découverte, 1991.

absorbés par lui. C'est comme si l'image de l'« enfant merveilleux » captait toute l'attention du couple. Or ce surinvestissement narcissique est une prison pour l'enfant. Ce qui est infernal dans le fameux triangle œdipien, ce n'est pas seulement que la femme y soit dévalorisée, mais aussi que l'enfant y focalise les regards, c'est lui qui aime les deux autres pôles. Cet investissement démesuré fait qu'il se perçoit comme la pierre angulaire, voire comme un enjeu entre les parents.

Il a besoin d'un champ de force qui l'implique bien sûr, mais qui lui soit en même temps extérieur et le laisse libre de s'inventer. Ce champ de force, c'est l'amour qui réunit un homme et une femme, ou la passion qui tourne un adulte vers le monde, un grand désir de création, bref tout ce qui projette en avant. L'enfant ne cesse de nous crier, et cela bien avant son adolescence : soyez donc votre propre projet, pour me laisser bâtir le mien. Pour me donner envie de grandir.

On est bien loin alors du « pouvoir » à partager, de la bagarre sur le droit de garde ou même du débat sur les mérites différenciés du paternage et du maternage. L'implication totale et réelle des adultes dans ce qu'ils sont, dans ce qu'ils vivent, apparaît aussi importante pour l'enfant que la tendresse qu'ils lui témoignent.

Alors, cessant d'être les mantes religieuses de leur cher petit, les parents créeront non plus un triangle axé sur leur enfant, source de conflit, de rivalités, et d'exclusion du monde, mais une trame largement ouverte sur l'extérieur. Un ensemble d'actes, de paroles, de signes qui, au fil du temps, tout en portant l'enfant, donnera à chacun et à chacune un espace où se révéler. Alors, hommes et femmes mettront vraiment leurs enfants au monde. ■